

le procès, grâce à d'énormes sommes d'argent, s'était terminé à l'avantage du Lama-Roi, et que les quatre *Dchassak* avaient été contraints de se conformer en tout aux ordres de leur souverain.

On peut encore mettre au nombre de lamaserie célèbres, celle de la Ville-Bleue, de Toulon-Noor, de Gé-Ho-Eul ; et en dedans de la grande muraille, celle de Pé-king et celle des Cinq-Tours dans le Chan-Si.

Après avoir quitté la lamaserie de Tchortchi, comme nous entrions dans la bannière rouge, nous rencontrâmes un chasseur mongol, qui portait sur son cheval un magnifique chevreuil fraîchement tué. Nous en étions réduits depuis si longtemps à notre insipide farine d'avoine, assaisonnée de quelques morceaux de suif, que la vue de cette venaison nous donna quelque envie de varier un peu notre nourriture ; nous sentions d'ailleurs que notre estomac, affaibli par des privations journalières, réclamait impérieusement une alimentation plus substantielle. Après avoir donc salué le chasseur, nous lui demandâmes s'il serait disposé à nous vendre son chevreuil... Seigneurs Lamas, nous répondit-il, quand j'ai été me mettre en embuscade pour attendre les chevreuils, je n'avais dans mon cœur aucune pensée de commerce. Les voituriers chinois qui stationnent là-haut, au-dessus de Tchortchi, ont voulu acheter ma chasse pour quatre cents sapèques ; je leur ai dit : Non. Seigneurs Lamas, je ne puis pas vous parler comme à des Kitat ; voilà mon chevreuil, prenez-le à discrétion. — Nous dîmes à Samdadchiemba de compter cinq cents sapèques au chasseur, et après avoir suspendu la bête au cou d'un chameau, nous continuâmes notre route.

Cinq cents sapèques équivalent à peu près à cinquante sous de France : c'est le prix ordinaire d'un chevreuil : un mouton coûte trois fois plus cher. La venaison est peu estimée des Tartares, et encore moins des Chinois. La viande noire, disent-ils, ne vaut jamais la blanche. Pourtant, dans les grandes villes de Chine, et surtout à Péking, la viande noire paraît avec honneur sur la table des riches et des mandarins ; mais c'est à cause de sa rareté, et pour rompre la monotonie des mets ordinaires. Cette observation ne regarde pas les Mantchous : grands amateurs de la chasse, ils sont en général très-friands de toute espèce de venaison, et surtout de la viande d'ours, de cerf et de faisan.

Il n'était guère plus de midi, lorsque nous rencontrâmes un site d'une merveilleuse beauté. Après être passés par une étroite ouverture, pratiquée entre deux rochers dont le sommet se perdit dans les nues, nous nous trouvâmes dans une vaste enceinte, tout entourée de hautes montagnes, où croissaient çà et là quelques vieux pins. Une fontaine abondante donnait naissance à un petit ruisseau bordé d'angélique et de menthe sauvage. Ces eaux faisaient le tour de cette enceinte, parmi de grandes herbes, et s'échappaient à travers une ouverture semblable à celle par où nous étions entrés. Aussitôt que nous eûmes parcouru d'un regard les attrayantes beautés de ce site, Samdadchiemba nous présenta une motion pour y dresser immédiatement la tente. N'allons pas plus loin, nous dit-il ; campons ici, s'il vous plaît. Nous avons peu marché, il est vrai ; le soleil est encore très-haut ; mais aujourd'hui il faut camper de bonne heure, nous avons à travailler ce chevreuil... Personne n'ayant eu rien à

opposer au discours du préopinant, sa proposition fut adoptée à l'unanimité, et nous allâmes dresser notre tente sur les bords de la fontaine.

Samdadchiemba nous avait souvent parlé de sa dextérité de boucher; aussi était-il ivre de joie: il brûlait de nous montrer son savoir-faire. Après avoir suspendu le chevreuil à une grosse branche de pin, aiguisé son couteau sur un clou de la tente, et retroussé ses manches jusqu'au coude, il nous demanda si nous voulions dépecer le chevreuil à la turque, à la chinoise ou à la tartare. N'ayant aucune raison suffisante pour préférer une manière plutôt qu'une autre, nous laissâmes à Samdadchiemba la liberté de suivre l'impulsion de son génie. Dans un instant il eut écorché et vidé l'animal; puis il détacha les chairs tout d'une pièce, sans séparer les membres, ne laissant suspendu à l'arbre qu'un squelette avec ses os parfaitement nettoyés. C'était la méthode turque; on en use souvent dans les longs voyages, afin de ne pas se charger du transport inutile des ossements.

Aussitôt que l'opération fut terminée, Samdadchiemba détacha quelques tranches de notre grande pièce de venaison, et les mit frire dans de vieille graisse de mouton. Cette manière de préparer du chevreuil n'était peut-être pas très-conforme aux règles de l'art culinaire; mais la difficulté des circonstances ne nous permettait pas de mieux faire. Notre gala fut bientôt prêt; mais, contre notre attente, nous ne pûmes avoir la satisfaction d'être les premiers à en goûter. Déjà nous étions assis en triangle sur le gazon, ayant au milieu de nous le couvercle de la marmite qui nous servait de plat, lorsque tout à coup, voilà que nous entendons comme un ouragan fondre du

haut des airs sur nos têtes. Un grand aigle tombe comme un trait sur notre souper, et se relève avec la même rapidité, emportant dans ses serres quelques tranches de chevreuil. Quand nous fûmes revenus de notre épouvante, nous n'eûmes rien de mieux à faire que de rire de l'aventure. Pourtant Samdadchiemba ne riait pas, lui; il avait la rage dans le cœur, non pas à cause du chevreuil escamoté, mais parce que l'aigle en partant l'avait insolemment souffleté du bout de son aile.

Cet événement servit à nous rendre plus précautionneux les jours suivants. Durant notre voyage, nous avions plus d'une fois remarqué des aigles planer sur nos têtes, et nous espionner à l'heure des repas. Cependant aucun accident n'avait encore eu lieu. Jamais notre farine d'avoine n'avait tenté la glotonnerie de l'oiseau royal.

On rencontre l'aigle presque partout dans les déserts de la Tartarie. On le voit tantôt se balançant et faisant la ronde dans les airs, tantôt posé sur quelque tertre au milieu de la plaine, y rester longtemps immobile comme une sentinelle. Personne ne lui fait la chasse; il peut faire son nid, élever ses aiglons, croître et vieillir sans être jamais tourmenté par les hommes. Souvent on en rencontre qui, posés à terre, paraissent plus gros qu'un mouton ordinaire; quand on approche d'eux, avant de pouvoir se lancer dans les airs, ils sont obligés de faire d'abord une longue course en battant des ailes; après quoi, parvenant à abandonner un peu le sol, ils s'élèvent à volonté dans l'espace.

Après quelques jours de marche, nous quittâmes le pays des huit bannières, pour entrer dans le *Toumet* oc-

cidental. Lors de la conquête de la Chine par les Mantchous, le roi de Toumet s'étant distingué dans l'expédition comme auxiliaire, le vainqueur, pour lui témoigner sa reconnaissance des services qu'il en avait reçus, lui donna les belles contrées situées au nord de Péking, en dehors de la grande muraille. Depuis cette époque, elles portent le nom de *Toumet* oriental, et l'ancien Toumet a pris celui de Toumet occidental; ils sont séparés l'un de l'autre par le *Tchakar*.

Les Tartares mongols du Toumet occidental ne mènent pas la vie pastorale et nomade; ils cultivent leurs terres, et s'adonnent à tous les arts des peuples civilisés. Il y avait déjà près d'un mois que nous marchions à travers le désert, dressant au premier endroit venu notre tente d'un jour, accoutumés à ne voir au-dessus de nos têtes que le ciel, et sous nos pieds et autour de nous que d'interminables prairies. Il y avait déjà longtemps que nous avions comme rompu avec le monde; car de loin en loin seulement nous apercevions quelques cavaliers tartares qui traversaient rapidement la terre des Herbes, semblables à des oiseaux de passage. Sans nous en douter, nos goûts s'étaient insensiblement modifiés, et le désert de la Mongolie nous avait fait un tempérament ami de la paix et de la solitude. Aussi, dès que nous fûmes dans les terres cultivées, au milieu des agitations, des embarras et du tumulte, nous nous sentîmes comme opprimés et suffoqués par la civilisation; l'air nous manquait, et il nous semblait à chaque instant que nous allions mourir asphyxiés. Cette impression pourtant ne fut que passagère; au bout du compte, nous trouvâmes bien plus commode et bien plus agréable, après une journée

de marche, d'aller loger dans une auberge bien chaude et bien approvisionnée, que d'être obligés de dresser une tente, d'aller ramasser des bouses, et de préparer nous-mêmes notre pauvre nourriture avant de pouvoir prendre un peu de repos.

Les habitants du Toumet occidental, comme bien on peut se l'imaginer, ont complètement perdu l'originalité du caractère mongol. Ils se sont tous plus ou moins *chinoisés*, et on en rencontre beaucoup parmi eux qui n'entendent pas un mot de la langue mongole. Il en est même qui laissent parfois percer un peu de mépris pour leurs frères du désert qui n'ont pas encore livré leurs prairies au soc de la charrue; ils les trouvent bien ridicules de mener une vie perpétuellement errante, et de loger sous de misérables tentes, tandis qu'il leur serait si aisé de se bâtir des maisons, et de demander des richesses et des jouissances à la terre qu'ils occupent. Au reste, ils ont quelque raison de préférer le métier de laboureur à celui de berger; car ils habitent des plaines magnifiques, très-bien arrosées, d'une admirable fécondité, et favorables à la culture de toute espèce de céréales. Quand nous traversâmes ce pays, la moisson était déjà faite; mais en voyant de tout côté les aires couvertes de grands amas de gerbes, on pouvait juger que la récolte avait été riche et abondante. Tout d'ailleurs, dans le Toumet, porte l'empreinte d'une grande aisance; nulle part sur la route, on ne rencontre, comme en Chine, de ces habitations délabrées, et semblables à des ruines. On n'y voit jamais, comme ailleurs, de ces malheureux exténués de misère, et à moitié recouverts de quelques haillons; tous les paysans sont complètement et proprement

vêtus. Mais leur aisance se manifeste surtout dans les arbres magnifiques qui entourent les villages et bordent les chemins. Les autres pays tartares, cultivés par les Chinois, n'ont jamais un aspect semblable ; les arbres ne peuvent y vieillir ; on n'essaye pas même d'en planter, car on est assuré qu'ils seraient arrachés le lendemain, par des malheureux qui s'en feraient du bois de chauffage.

Nous avons fait trois journées de marche dans les terres cultivées du *Toumet*, lorsque nous entrâmes dans *Kou-Kou-Hote* (Ville-Bleue), appelée en chinois *Kou-Hoa-Tchen*. Il y a deux villes du même nom, à cinq lieues de distance l'une de l'autre. On les distingue en les nommant l'une *Ville vieille*, et l'autre *Ville neuve*, ou bien encore *Ville commerciale* et *Ville militaire*. Nous entrâmes d'abord dans cette dernière, qui fut bâtie par l'empereur Khang-Hi, pour protéger l'empire contre les ennemis du nord. La ville a un aspect beau, grandiose, et qui serait même admiré en Europe. Nous entendons seulement parler de son enceinte de murailles crénelées, construites en briques ; car, au dedans, les maisons basses et en style chinois ne sont nullement en rapport avec les hauts et larges remparts qui les entourent ; l'intérieur de la ville n'a de remarquable que sa régularité et une grande et belle rue qui la perce d'orient en occident. Un *Kiang-Kiun* ou commandant de division militaire, y fait sa résidence avec dix mille soldats, qui tous les jours sont obligés de faire l'exercice. Ainsi cette ville peut être considérée comme une grande caserne.

Les soldats de la ville neuve de *Kou-Kou-Hote* sont Tartares-Mantchous ; mais si par avance on ne le savait pas, on ne le soupçonnerait guère en les entendant

parler. Parmi eux, il n'en existe peut-être pas un seul qui soit capable de comprendre la langue de son pays. Déjà deux siècles se sont écoulés, depuis que les Mantchous se sont rendus maîtres du vaste empire chinois ; et on dirait que, pendant ces deux siècles, ils ont incessamment travaillé à se détruire eux-mêmes. Leurs mœurs, leur langue, leur pays même, tout est devenu chinois ; aujourd'hui on peut assurer que la nationalité mantchoue est anéantie sans ressource. Pour se rendre compte de cette étrange contre-révolution, et comprendre comment les Chinois ont pu s'assimiler leurs vainqueurs et s'emparer de la Mantchourie, il faut reprendre les choses de plus haut, et entrer dans quelques détails.

Du temps de la dynastie des *Ming* (1), les Mantchous ou Tartares orientaux, après s'être fait longtemps la guerre entre eux, se choisirent un chef qui réunit toutes les tribus pour en faire un royaume. Dès lors ces peuples farouches et barbares acquirent insensiblement une importance capable de donner de l'ombrage à la cour de Péking. En 1618, leur puissance était si bien établie, que leur chef ne craignit pas de signaler à l'empereur chinois sept griefs dont il avait, disait-il, à se venger. Ce hardi manifeste finissait ainsi : *Pour venger ces sept injures, je vais réduire et subjuguier la dynastie des Ming.* — Bientôt l'empire fut bouleversé par de nombreuses révoltes ; le chef des rebelles assiégea Péking, et s'en empara. Alors l'empereur, désespérant de sa fortune, va se pendre à un arbre du jardin (2) impérial, après

(1) Cette dynastie chinoise a gouverné l'empire de 1368 à 1644.

(2) Cet arbre existe encore. Nous l'avons vu à Péking en 1850. Il est entièrement desséché et porte d'énormes chaînes de fer dont le

avoir écrit ces mots avec son propre sang : — Puisque l'empire succombe, il faut que le prince meure aussi. — *Ou-San-Kouei*, général des troupes chinoises, appelle les Mantchous à son secours, pour l'aider à réduire les rebelles. Ceux-ci sont mis en fuite; et pendant que le général chinois les poursuit dans le midi, le chef tartare revient à Péking. Ayant trouvé le trône vacant, il s'y assit.

Avant cet événement, la grande muraille, soigneusement gardée par la dynastie des *Ming*, défendait aux Mantchous d'entrer en Chine; réciproquement, l'entrée de la Mantchourie était interdite aux Chinois. Mais après la conquête de l'empire, il n'y eut plus de frontière qui séparât les deux peuples. La grande muraille fut franchie, et la circulation d'un pays à l'autre, une fois laissée libre, les populations chinoises du *Pé-Tchi-Li* et du *Chan-Toung*, resserrées dans leurs étroites provinces, se répandirent comme un torrent dans la Mantchourie. Le chef tartare était considéré comme seul maître, seul possesseur des terres de son royaume; mais devenu empereur de Chine, il a distribué aux Mantchous ses vastes possessions, sous condition qu'on lui paierait annuellement de fortes redevances. A force d'usures, d'astuce et de persévérance, les Chinois ont fini par se rendre les maîtres de toutes les terres de leurs vainqueurs, et ne leur ont laissé que leurs titres, leurs corvées et leurs re-

fit charger le fondateur de la dynastie mantchoue, pour le punir d'avoir prêté une de ses branches à l'empereur chinois, quand il voulut se pendre. — Il est probable qu'une mesure si ridicule aura été imaginée pour sauvegarder, aux yeux du peuple, le prestige de l'inviolabilité impériale. (1852.)

devances. La qualité de Mantchou est ainsi devenue insensiblement un poids onéreux que beaucoup ont cherché à secouer. D'après une loi, on doit faire tous les trois ans un recensement dans chaque bannière; ceux qui ne se présentent pas pour faire inscrire leurs noms sur les rôles sont censés ne plus appartenir à la nation mantchoue; or tous ceux que l'indigence fait soupirer après l'exemption des corvées et du service militaire ne se présentant pas au recensement, entrent par ce seul fait dans les rangs du peuple chinois. Ainsi, à mesure que les migrations ont fait passer par delà la grande muraille un grand nombre de Chinois, beaucoup de Mantchous ont abdicqué volontairement leur nationalité.

La déchéance ou plutôt l'extinction de la nation mantchoue marche aujourd'hui plus rapidement que jamais. Jusqu'au règne de *Tao-Kouan*, les contrées baignées par le *Songari* avaient été exclusivement habitées par les Mantchous; l'entrée de ces vastes pays avait été interdite aux Chinois, et défense faite à qui que ce fût d'y cultiver les terres. Dès les premières années du règne actuel, on mit ces contrées en vente, pour suppléer à l'indigence du trésor public. Les Chinois s'y sont précipités comme des oiseaux de proie, et quelques années ont suffi pour en faire disparaître tout ce qui pouvait rappeler le souvenir de leurs anciens possesseurs. Maintenant on chercherait vainement dans la Mantchourie une seule ville ou un seul village qui ne soit exclusivement composé de Chinois.

Cependant, au milieu de cette transformation générale, il est encore quelques tribus, les *Si-Po* et les *Solons* qui ont conservé fidèlement leur type mantchou. Jus-

qu'à ce jour, leur territoire n'a été ni envahi par les Chinois, ni livré à la culture; elles continuent d'habiter sous des tentes, et de fournir des soldats aux armées impériales. On a remarqué pourtant que leurs fréquentes apparitions à Péking, et quelquefois leur long séjour dans les garnisons des provinces, commençaient à donner de terribles atteintes à leurs goûts et à leurs usages.

Quand les Mantchous ont eu conquis la Chine, ils ont en quelque sorte imposé aux vaincus une partie de leur costume et quelques usages (1). Mais les Chinois ont fait plus que cela; ils ont su forcer leurs conquérants à adopter leurs mœurs et leur langage. Maintenant on a beau parcourir la Mantchourie jusqu'au fleuve *Amour*, c'est tout comme si on voyageait dans quelque province de Chine. La couleur locale s'est complètement effacée; à part quelques peuplades nomades, personne ne parle le mantchou; et il ne resterait peut-être plus aucune trace de cette belle langue, si les empereurs *Khang-Hi* et *Kien-Loung* ne lui avaient élevé des monuments impérissables, et qui fixeront toujours l'attention des orientalistes d'Europe.

Autrefois les Mantchous n'avaient pas d'écriture particulière; ce fut seulement en 1624 que *Tai-Tsou-Kao-Hoang-Ti*, chef des Tartares orientaux, chargea plusieurs savants de sa nation de dessiner des lettres d'après celles des Mongols. Plus tard, en 1641, un lettré plein de génie, nommé *Tahai*, perfectionna ce premier travail, et donna à l'écriture mantchoue tout le degré de

(1) On sait que l'usage de fumer le tabac et de tresser les cheveux vient des Tartares-Mantchous.

finesse, d'élégance et de clarté qu'on lui voit aujourd'hui.

Chun-Tché s'occupa de faire traduire les chefs-d'œuvre de la littérature chinoise. *Khang-Hi* établit une académie de savants, également versés dans le chinois et dans le tartare. On s'y occupait avec ardeur et persévérance de la traduction des livres classiques et historiques, et de la rédaction de plusieurs dictionnaires. Pour exprimer des objets nouveaux et une foule de conceptions, qui jusqu'alors avaient été inconnus des Mantchous, il fallut inventer des expressions empruntées pour la plupart des Chinois, mais que l'on cherchait à accommoder par de légères altérations au génie de l'idiome tartare. Ce procédé tendant à faire disparaître insensiblement l'originalité de la langue mantchoue, l'empereur *Kien-Loung* y remédia; il fit rédiger un dictionnaire dont tous les mots chinois furent bannis. On interrogea les vieillards et les savants les plus versés dans leur langue maternelle; et des récompenses furent proposées à quiconque découvrirait une ancienne expression hors d'usage, et digne d'être consignée dans cet important ouvrage.

Grâce à la sollicitude et au zèle éclairé des premiers souverains de la dynastie actuelle, il n'est maintenant aucun bon livre chinois qui n'ait été traduit en mantchou. Toutes ces traductions jouissent de la plus grande authenticité possible, puisqu'elles ont été faites par de savantes académies, par ordre et sous les auspices de plusieurs empereurs, et que de plus elles ont été ensuite revues et corrigées par d'autres académies non moins instruites, dont les membres savaient parfaitement la langue chinoise et l'idiome mantchou.

La langue mantchoue a reçu, par ces travaux consciencieux, un fondement solide ; on pourra bien ne plus la parler ; mais elle demeurera toujours comme langue savante, et sera d'un puissant secours pour les philologues qui voudront faire des progrès dans les études asiatiques. Outre les nombreuses et fidèles traductions des meilleurs livres chinois, on a encore en mantchou les principaux ouvrages de la littérature lamaïque, thibétaine et mongole. Ainsi quelques années de travail suffiraient à un homme appliqué, pour le mettre en état d'étudier avec fruit les monuments littéraires les plus précieux qu'on puisse rencontrer.

La langue mantchoue est belle, harmonieuse, mais surtout d'une admirable clarté. L'étude en sera agréable et facile, surtout depuis la publication des *Éléments de la grammaire mantchoue*, par H. Conon de la Gabelentz (1). Ce savant orientaliste a exposé avec une heureuse lucidité le mécanisme et les règles de la langue. Son excellent ouvrage ne peut manquer d'être d'un grand secours, pour tous ceux qui voudront se livrer à l'étude d'une langue qui menace de s'éteindre, dans le pays même où elle a pris naissance, mais que la France conservera au monde savant. M. Conon de la Gabelentz dit, dans la préface de sa grammaire : « J'ai choisi la langue française pour la rédaction de mon livre, parce que la France a été jusqu'à présent le seul pays où l'on a cultivé le mantchou ; de sorte qu'il me paraît indispensable pour tous ceux qui veulent se livrer à l'étude de cet idiome, de comprendre aussi la lan-

(1) Altenbourg en Saxe, Comptoir de la littérature.

« gue française, comme celle dans laquelle sont écrits tous les livres qui se rapportent à cette littérature. »

Pendant que les Missionnaires français enrichissaient leur patrie des trésors littéraires qu'ils avaient rencontrés dans ces pays lointains, ils ne cessaient de répandre en même temps les lumières du christianisme parmi ces peuples idolâtres, dont la religion n'est qu'un monstrueux assemblage de doctrines et de pratiques empruntées tout à la fois à *Lao-Tseu*, à *Confucius* et à *Bouddha*.

On sait que, dans les premiers temps de la dynastie actuelle, les Missionnaires s'étaient acquis par leurs talents un grand crédit à la cour ; ils accompagnaient toujours les empereurs, dans les longs et fréquents voyages qu'ils faisaient à cette époque dans les terres de leur ancien empire. Ces zélés prédicateurs de l'Évangile ne manquaient jamais de profiter de la protection et de l'influence dont ils jouissaient pour répandre partout sur leur route la semence de la vraie doctrine. Telle fut la première origine de l'introduction du christianisme en Mantchourie. On ne compta d'abord que peu de néophytes ; mais leur nombre augmenta sensiblement dans la suite, par les migrations des Chinois, où se trouvaient toujours quelques familles chrétiennes : ces Missions ont fait partie du diocèse de Péking jusqu'à ces dernières années. M. l'évêque de Nanking, administrateur du diocèse de Péking, se voyant au terme de sa carrière, craignit que les commotions politiques, dont le Portugal, sa patrie, était alors le théâtre, ne permissent pas à l'église portugaise d'envoyer un assez grand nombre d'ouvriers pour cultiver le vaste champ qui lui

était confié ; en conséquence, il exposa ses alarmes à la sacrée Congrégation *de propaganda fide*, et la supplia avec instance de prendre sous sa sollicitude des moissons déjà mûres, mais qui risquaient de périr, faute d'ouvriers qui vinssent les recueillir. La sacrée Congrégation, touchée des inquiétudes de ce vénérable et zélé vieillard, parmi les mesures qu'elle prit pour subvenir aux besoins de ces importantes Missions, démembra la Mantchourie du diocèse de Péking, et l'érigea en vicariat apostolique, qui fut confié à la société des Missions étrangères. M^{gr} Vérolles, évêque de Colombie, fut mis à la tête de ce nouveau vicariat. Il ne fallait rien moins que la patience, le dévouement et toutes les vertus d'un apôtre, pour administrer cette chrétienté. Les préjugés des néophytes, peu initiés aux règles de la discipline ecclésiastique, étaient pour M^{gr} Vérolles des obstacles plus difficiles à vaincre, que l'endurcissement même des païens ; mais son expérience et sa sagesse eurent bientôt triomphé de toutes les difficultés. La Mission a repris une nouvelle force, et le nombre des chrétiens s'accroît chaque année. Tout fait espérer que le vicariat apostolique de Mantchourie ne manquera pas de devenir l'une des plus florissantes Missions de l'Asie.

La Mantchourie est bornée au nord par la Sibérie, au midi par le golfe *Phou-Hai* et la Corée, à l'orient par la mer du Japon, et à l'occident par la Daurie russe et la Mongolie.

Moukden, en chinois *Chen-Yan*, est la ville la plus importante de la Mantchourie, et doit être considérée comme la seconde capitale de l'empire chinois. L'empereur y a un palais et des tribunaux sur le modèle de

ceux qui sont à Péking. Moukden est une grande et belle ville, entourée de remparts épais et élevés. Les rues sont larges, régulières, moins sales et moins tumultueuses que celles de Péking. Un grand quartier est uniquement habité par les princes de la ceinture jaune, c'est-à-dire, par les membres de la famille impériale. Ils sont sous la surveillance d'un grand mandarin, qui est chargé d'examiner leur conduite, et de corriger les abus qui s'élèvent parmi eux. Ceux qui s'emportent trop loin au delà des règles qui leur sont prescrites, sont traduits devant le tribunal de ce magistrat suprême, qui a droit de prononcer contre eux un jugement sans appel.

Après Moukden, les villes les plus renommées sont *Ghirin*, entourée de hautes palissades en pieux, et *Ningouta*, berceau de la famille impériale régnante. *Lao-Yan*, *Kai-Tcheou* et *Kin-Tcheou* sont remarquables par le grand commerce que la proximité de la mer y entretient.

La Mantchourie, arrosée d'un grand nombre de fleuves et de rivières, est un pays naturellement fertile. Depuis que la culture est entre les mains des Chinois, le sol s'est enrichi d'un grand nombre de produits venus de l'intérieur. Dans la partie méridionale, on cultive avec succès le riz sec, ou qui n'a pas besoin d'inondations, et le riz impérial découvert par l'empereur *Khang-Hi*. Ces deux espèces de riz prospéreraient certainement en France. On y fait aussi d'abondantes récoltes de petit millet, de *Kao-Léang* ou millet des Indes (*Holcus Sorghum*), dont on distille une excellente eau-de-vie, de sésame, de lin, de chanvre et de tabac, le meilleur de tout l'empire chinois.